

# De la matière à l'Esprit sans renier la matière

Patrice RANJARD

Psychothérapeute  
Docteur en Sciences de  
l'Éducation

**P**ourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Bienheureux ceux qui répondent paisiblement « parce que Dieu ». Le dieu de mon enfance n'est pas très intéressant : il interdit de croquer la pomme, pomme du savoir et/ou du sexe, il exige qu'on se prosterne et qu'on renonce à comprendre. Quand on ne comprend pas, ça s'appelle un « mystère ». C'est sacré, insister est sacrilège. Dieu écarté, quoi d'autre pour comprendre le monde ? Les philosophes ne m'ont pas nourri : chaque fois que j'avais l'occasion de discuter les grandes questions (le sujet, la liberté, l'esprit, la spiritualité, dieu, le bien et le mal...) je voyais bien que, tout compte fait, le philosophe, comme tout le monde, s'était forgé sa vision du monde dans les bras de sa nourrice ! Les philosophes ont beau universaliser leurs idiosyncrasies, ils ne répondent pas à mes questions.

J'avais fini par me bricoler des « réponses-à-doute-intégré » et j'avais rangé les grandes questions au grenier, comme ces vieilleries auxquelles on reste attaché alors qu'on n'en a plus l'usage. On n'y pense plus, mais on sait qu'elles sont là, juste au dessus... La lecture de Marie Balmary les a fait dégringoler à travers le plafond ! Trois livres étonnants : *Le sacrifice interdit* (1986), *La divine origine* (1993) et *Abel* (1999), m'ont remis devant le nez la question du sujet, celle de la liberté, celle de

l'esprit et de la « spiritualité »... en lien direct avec mon activité de psychothérapeute. Je voudrais dire par quel chemin et avec quel effet.

Je présenterai d'abord ce que j'ai compris de la thèse de Marie Balmory, pour dire quelle nouvelle allure ont pris pour moi « les grandes questions » à la lumière de cette thèse. J'examinerai ensuite en quoi cela concerne les psychothérapeutes, psychanalystes ou gestaltistes. Enfin je tenterai de dégager ce que signifie pour moi parler de spiritualité aujourd'hui.

## LA THÈSE

### **La méthode**

On ne saurait présenter les thèses de M.Balmory sans dire un mot de sa méthode. Deux points essentiels : la lecture à plusieurs et le retour aux textes originaux dans les langues originales, l'hébreu et le grec.

Lecture au sein d'un groupe où chacun est reconnu par chacun comme individu unique disposant de toute sa parole. Chacun s'exprime librement et critique sans peur l'expression des autres. Ainsi prend vie une pensée qui n'est celle d'aucun membre en particulier et ne pourrait se développer sans la présence de tous. Une pensée qu'aucun des membres n'aurait pu élaborer complètement en travaillant seul.

Le retour aux textes dans leurs langues originales permet de découvrir des sens que la tradition avait oubliés ou occultés.

Le lecteur qui, comme moi, a subi autrefois le catéchisme, va ainsi de surprise en surprise :

- *La divine origine*, p.69 : « *Le premier chapitre de la Bible est le récit*

- « *où il est écrit que Dieu a créé le terrien mâle et femelle ;*

- « *où il n'est pas écrit que Dieu a créé l'homme et la femme »*

- *Le Dieu du catéchisme se réserve pour lui seul la connais-*

*sance du bien et du mal et exige la soumission de l'homme...*

Cette description du dieu est celle que fait à Eve... le serpent !

- Le récit ne contient **pas** l'idée de faute (!) et le dieu ne fait aucun reproche à Adam.

- Il n'est **pas** écrit que la femme « enfantera dans la douleur » ! Il est écrit qu'elle aura du mal à enfanter **des fils**. Ce qui est très différent : mettre bas des petits est une chose, les autres animaux le font aussi ; autre chose de laisser ce petit d'humain devenir un fils (de son père et de sa mère) c'est-à-dire un sujet nouveau et unique.

Le décalogue, ce n'est pas dix « commandements », mais « dix paroles de JE à TU ».

Dans l'évangile, le discours de Gabriel à Marie ressemble d'abord à celui du serpent à Eve : « *il lui proposait ce qu'Eve avait elle-même cru obtenir en Caïn, un enfant rien qu'à elle, fait à l'aide d'YHWH ; dominant comme un roi, éternel comme un dieu* ». Mais Marie refuse de faire un enfant sans homme... ! (*La divine origine*, p.177)

## **La thèse**

D'un bout à l'autre des trois livres, c'est la même thèse qui s'approfondit et se trouve de nouveaux soutiens dans les textes. Je vais tenter d'en résumer l'essentiel de manière à dégager ce qui concerne notre propos ici : le rapport à la psychothérapie et à la « spiritualité ».

Le point de départ est un postulat : que l'apparition d'un être parlant à la première personne est un grand mystère : « *Le mystère de l'apparition en vérité d'un être qui parle en son propre nom est si grand qu'il me faut quelque naïveté pour m'y être lancée* » (*La divine origine*, p.31). C'est ce mystère qu'elle cherche à éclairer par sa lecture du mythe qui le raconte, la Bible.

Elohim (dieu, pluriel) crée les ciels, la terre, les luminaires, les eaux et le sec. Puis les animaux, créés chacun « selon son espèce ». Puis l'humain (adam, le terrien, ou terreux, né de la terre, adamah), créé mâle et femelle mais sans « espèce ». Elohim annonce : « *Nous ferons l'adam à notre réplique et selon*

*notre ressemblance* », puis il ne réalise que la moitié de ce projet, la réplique, laissant en suspens la ressemblance. Ce sera à l'humain de devenir « à la ressemblance des dieux ».

Ensuite Elohim donne à tout ce qui vit la nourriture et à l'humain tout ce qui vit pour nourriture. Puis, dans le deuxième récit, YHWH-Elohim donne, *en plus*, **la négation** : tout n'est pas à manger. Il y a dans le monde du « qui-ne-se-mange-pas », qui est différent et ne doit pas être dé-différencié. Il y a des cas où connaître en mangeant (en dédifférenciant) est un mauvais connaître.

YHWH trouve alors que ce n'est pas bon (pour l'humain) d'être seul, et dans son sommeil l'adam désire ce qui lui manque... A son réveil il trouve à côté de lui (et non devant lui comme un objet), une Autre. Et il dit : « *celle-ci sera nommée isha car de ish elle a été prise* ». L'adam a changé de nom : *ish* et *isha*, qu'on peut traduire par homme et femme, en gardant «humain» pour l'adam mâle et femelle. Cet « homme » n'est pas issu de la bouche ou de la main du dieu. *L'homme n'apparaît que lorsque lui-même dit le mot homme. Et il ne connaît qu'il y a «homme» que lorsqu'il reconnaît «femme»*. Lorsque est séparée de lui et rendue présente à lui celle qu'il a désirée à son côté. (...) *Homme et femme adviennent donc ensemble, l'un par l'autre. Et, en tant qu'ils adviennent ainsi, incréés* " (*La divine origine*, p.76, souligné par M.Balmory).

C'est alors l'épreuve de l'Eden, que l'homme et la femme ne réussiront pas. Le serpent affirme à la femme qu'on peut tout manger, qu'Elohim s'est réservé le meilleur mais qu'ils peuvent devenir comme les dieux. La femme accepte la proposition de toute-puissance du serpent dressé. Après que le dieu aura constaté que l'épreuve était trop difficile, l'homme, porteur du serpent (au bas de son ventre), déclarera la femme « mère de toute vie » : elle seule porte la vie. Toute puissance au phallus, d'une part, et toute puissance à la matrice d'autre part. Homme et femme se domineront mutuellement : « *Cette domination mutuelle, peut-on dire bien que les mots jurent ensemble, relève de la logique phallique, pour laquelle il n'y a ni sujet, ni égaux* » (Abel, p.296).

Il faudra que Caïn tue Abel (meurtre analysé dans Abel et où le dieu *ne dit pas* que Caïn est coupable), il faudra que naissent Enosh puis Seth (avec chaque fois des mots différents pour évoquer la conception), il faudra le déluge et Noé et enfin la longue histoire d'Abraham et de Sarah (*Le sacrifice interdit*), pour que l'épreuve de la différence des sexes commence à être franchie et qu'apparaisse le renoncement à « connaître » l'autre comme un objet, pour le reconnaître comme sujet : tu n'es pas moi, je ne puis savoir ce que c'est qu'être toi, *je ne te connais pas : je t'écoute*. Et JE avec TU, c'est « la joie divine » (voir l'étonnante analyse de la parabole des talents dans *Abel*, chap.2).

Ainsi compris, JE est divin. YHWH est JE, celui qui parle en son nom propre ; beaucoup de phrases du texte hébreu pourraient être lues comme porteuses d'une identité entre JE et YHWH. Par exemple, quand Moïse demande à YHWH : « *Qui suis-je, JE, pour aller vers Pharaon (...) ?* » (Qui peut être sujet devant un monarque absolu ? ), YHWH lui répond simplement : « *Oui, JE serai avec toi* ». On comprend généralement « *Moi, Dieu (tout puissant), je te soutiendrai : tu ne seras pas seul* » ; mais la lecture balmarienne rend un autre son : « *Oui tu seras seul, mais si tu restes sujet, si tu parles en première personne, si JE est avec toi, alors tu peux aller vers Pharaon lui parler d'égal à égal* ».

La Bible selon Balmari raconte comment l'humain, dernier des animaux créés, « peut devenir homme et femme », c'est-à-dire êtres parlant à la première personne chacun en son propre nom comme des dieux. Comment il peut « advenir » ; mais aussi comment il peut « ne pas » advenir. Car cette première personne, ce sujet, peut aussi ne pas « s'éveiller » et c'est même le cas le plus fréquent, autant dans la bible que dans la vie. La plupart de nos clients viennent nous voir parce qu'ils ne se sentent pas sujets de leur vie ; d'autres, qui ne viennent pas nous voir, passent leur vie à réaliser les désirs d'un ou plusieurs autres...

*de la matière à l'Esprit sans renier la matière*

## LES GRANDES QUESTIONS

A la lumière d'une telle thèse, les grandes questions prennent une autre allure.

### **Le sujet**

Le sujet métaphysique des philosophes est abstrait et universel : ici le sujet est une expérience vécue. Il y a là un vécu intime clairement sensible : lorsque je suis avec un ou des autres, eux-mêmes sujets, que je me sens juste lorsque je parle, que l'autre dit ce qu'il a compris (« je ne te connais pas : je t'écoute »), que l'autre parle et que je dis ce que j'ai compris, que chacun est maître et seigneur de sa parole et qu'aucun n'est soumis à aucun, il y a là des moments de bonheur (la « joie du Seigneur ») qui ne sont confondables avec rien d'autre.

Y a-t-il là quelque chose de divin ? Est-on obligé, pour vivre ces moments, de parler d'âme ? C'est une autre question sur laquelle je reviendrai. La différence avec le sujet métaphysique des philosophes est dans la possibilité que ce sujet ne soit pas « éveillé », et dans ce cas l'être n'est qu'un humain (un animal super évolué) et non un homme (selon le vocabulaire retenu par M. Balmary). Tandis que le sujet des philosophes est censé être pour tous les humains sans exception : il n'y a pas, pour eux, de différence entre humain et homme. Entre celui qui parle en son nom propre et l'individu qui obéit à ses seuls conditionnements.

### **La liberté**

Dans la perspective balmaryenne, la question du déterminisme ne se pose plus : par définition le sujet éveillé est libre, il est liberté. « *De là sa liberté inaliénable. Personne sur terre n'est le père, la mère d'un sujet. En tant qu'il parle véritablement la parole qui advient en lui, il est né d'en haut. Cette naissance-là, qui est seconde et n'advient pas évidemment sans la première, ne peut être pensée sans opposer commencement et origine. Le commencement d'un être humain, c'est sa conception par père*

1 - Voir revue Gestalt N°17, P. Ranjard, Acte et contact, du nouveau dans les fondements philosophiques de la Gestalt.

2 - Un certain Paco Underhill écrit dans Science du shopping (Ed. Village Mondial, 2000) qu'il faut « adapter au maximum l'environnement à l'animal qui fait ses courses ! » (Cité in Que choisir ? N°380, mars 2001, p. 30.

et mère. Mais une fois qu'il parle en tant que «Je», il rejoint son origine. Naître d'en haut, de l'intérieur, du commencement » (*Le sacrifice interdit*, p.268). « La recherche des lois et des événements de l'altérité n'aboutit pas à savoir l'autre, mais à l'attente de ce qu'il va dire. » (*Le sacrifice interdit*, p.336).

Mais si le sujet n'est pas éveillé, « né d'en haut », alors il est « écrit d'avance. Il est pris dans une destinée, c'est-à-dire une vie déjà faite, la vie d'un autre. » (*Le sacrifice interdit*, p.125).

Le sujet est liberté, l'individu humain n'est pas forcément libre.

Pour Gérard Mendel, dans *L'acte est une aventure* <sup>(1)</sup>, il n'est pas de sujet libre ; la liberté surgit dans l'acte, de par « la levée partielle au cours de l'acte des déterminismes qui pesaient et sur le sujet et sur la réalité concernée. » L'opposition avec Balmory n'est que partielle, car en vérité celle-ci n'envisage jamais le sujet seul : JE n'existe qu'avec TU, JE ne s'éveille qu'appelé par un autre JE qui lui dit TU. C'est bien pour cela que le fondement de «la méthode Balmory» est la lecture à plusieurs : ces sujets entrent en contact (au sens de la Gestalt) et ces contacts, comme je l'ai montré dans l'article cité en note, répondent aux critères de l'acte selon Mendel : l'acte est une aventure. Dans l'imprévisible du contact surgissent la liberté et la créativité. « Que dire de la rencontre ? Précisément cette aventure échappe à tout "savoir". » (*La divine origine*, p. 298)

3 - Toutefois, s'il s'agit d'un officier nazi, d'un terroriste fanatique ou d'un violeur assassin à répétition, il est prudent de le mettre hors d'état de nuire avant de tenter «d'éveiller» le sujet !

### **Le bien et le mal**

Dans la perspective de cette thèse, la question du bien et du mal se simplifie beaucoup : le mal, c'est de ne pas respecter l'autre comme sujet, de prétendre le connaître, le « savoir », de le traiter comme une chose, de l'exploiter comme un animal. Toutes les tours de Babel (toute armée, toute église, tout groupe imposant ses normes à ses membres) sont le Mal. Evidemment tous les totalitarismes, y compris le totalitarisme libéral qui prétend que les hommes sont soumis aux « lois » de « l'économie » comme les animaux aux « lois » de l'écologie <sup>(2)</sup>.

On pourrait généraliser en pensant que toute vision pessimis-



te de l'humain relève du Mal, mais ce serait oublier que tous les humains ne sont pas des hommes. Gérard Mendel disait déjà il y a une trentaine d'années qu'il y a « plus ou moins d'humain dans l'homme » ; et j'écrivais en 95 à propos des valeurs du chercheur en éducation : « *On augmenterait l'humain dans l'homme en posant qu'il est toujours regrettable qu'un humain décide pour un autre... Même s'il doit toujours exister des cas où ce sera nécessaire (urgence, danger...) ; et même s'il doit exister (toujours ?) des hommes qui décideront qu'ils préfèrent qu'on décide pour eux* ».

En termes balmaryens on dirait plutôt qu'il y a plus ou moins d'homme dans l'humain, voire, plus radicalement, qu'il y a plus ou moins d'hommes parmi les humains. Car selon sa thèse, il y a des humains qui ne sont pas des hommes. Formulation qui n'a rien de raciste, car il ne s'agit pas de groupes identifiés mais d'individus. Même si les tours de Babel interdisent à leurs membres tout éveil du sujet, tout humain est «potentiellement» un sujet, potentiellement capable de parler en son nom propre à la première personne (3).

Le Bien en effet, est tout aussi simple : respecter l'autre, quel qu'il soit, tendre l'oreille au sujet pour le cas où il prendrait sa parole. Mais aussi ne pas recevoir comme venant du sujet les paroles qui ne viennent pas de lui : toute l'enquête du commissaire Balmary sur le meurtre d'Abel vise à comprendre pourquoi YHWH n'accepte pas l'offrande de Caïn alors qu'il accueille celle d'Abel.

*4 - Il s'agit de l'incident où Ham, fils de Noé, entre sans frapper chez son père, le voit nu et saoul, et va raconter ça à ses frères.*

## RAPPORT À LA PSYCHOTHÉRAPIE

### **Science ou relation ?**

Si le Mal est de voir l'autre comme un objet, de prétendre le « connaître », le « savoir », alors le paradigme scientifique dans lequel Freud a travaillé relève de cette attitude : « expliquer » le « fonctionnement » de l'autre comme on expliquait au XIX<sup>e</sup> siècle le fonctionnement des molécules, de l'électricité, des machines.

Telle n'était pas, du moins au début, l'attitude de Freud à l'égard de ses patients, mais ses successeurs ont parfois fait du mal par une attitude scientifique qui leur faisait croire qu'ils «savaient» leur client et que cela devait suffire.

Un des éléments qui ont motivé Rogers à créer et publier sa « client-centered therapy », qu'on a appelé ensuite « non-directive therapy », a été la répulsion que lui inspiraient les « interprétations » psychanalytiques. Sous couvert d'une théorie, qui n'était rien de plus qu'une théorie, les psychanalystes croyaient « savoir » comment « fonctionnait » leur client et lui imposaient leur « explication » ! Le caractère abusif de ce prétendu savoir n'est pas pour rien dans l'émergence et le développement de toutes les nouvelles thérapies depuis un demi siècle.

*« Le sujet humain est précisément ce qui ne peut être vu malgré lui, sans lui. (...) Nous sommes là peut-être au cœur de la question des « sciences de l'homme ». L'humain qui veut connaître l'humain arrive un jour en ce point où il lui faut choisir : savoir le père et être esclave ou ne pas le savoir et être fils<sup>(4)</sup> » (Le sacrifice interdit, p.171).* Si interpréter signifie proposer un sens à ce qui semblait n'en pas avoir, ce n'est pas le fait d'interpréter qui est en cause, c'est l'attitude de l'interprète. On peut aussi interpréter en respectant le sujet : *« Il y a une façon d'interpréter qui remet le voile là où précisément il a été arraché. Il faut de la compétence pour trouver ce qui a été ainsi violé, dévoilé dans un être. Mais il faut aussi un respect, dont la source ne peut pas être la science, pour remettre le voile et se tenir près de l'autre sans le voir malgré lui. » (Le sacrifice interdit, p.172).* La théorie psychanalytique (celle d'après 1896) rend possible une attitude scientifique qui chosifie la personne, mais elle n'interdit pas une attitude de respect du sujet : cela dépend de l'analyste.

*5 - Rapprochement avec l'attitude du dieu lorsque l'Adam se cache de lui après avoir mangé du fruit défendu.*

Il en va autrement de la Gestalt-thérapie. Le respect de l'autre est inscrit dans sa théorie. La **Phénoménologie** : je ne peux pas savoir ce que c'est qu'être toi, je ne te connais pas : je t'écoute. Le **champ** : tu n'es pas un objet d'étude, nous sommes deux sujets dans le champ, JE et TU, que se passe-t-il dans ce champ, à la frontière-contact ? Le **contact** : être soi face à

l'autre, en contact, en acte, en interaction. Tout cela s'accorde parfaitement avec la lecture balmarienne du mythe biblique.

La dimension existentialiste de la Gestalt, en revanche, ne s'accorde qu'à moitié. Pour Balmary, « **L'homme n'existe pas, il est. Pour passer du non-éveil à l'éveil, le futur sujet s'avance en terrain découvert. Puisqu'il n'y a que lui qui puisse être lui, la solitude devient son lot. Même s'il trouve en chemin d'autres solitaires, dont la rencontre ne le rendra pas moins seul ; simplement il ne sera plus seul à être seul.** » (La divine origine, p.141, souligné par B.M.). Solitude et responsabilité font partie du système balmarien, mais pas l'absurde ni la mort. Pour Marie Balmary, le sujet est immortel et donc la vie n'est pas absurde. Si l'on pose que la vie n'a pas de sens et que la mort est la fin de tout, alors sa conception du sujet ne peut être maintenue telle quelle.

Quant à l'attitude thérapeutique, le gestaltiste ne peut que se sentir très proche de Balmary :

« Il (l'analyste) n'a pas à être quelque chose, pour être thérapeute, mais seulement (si je puis dire car c'est beaucoup) savoir se placer comme autre. Accepter que l'autre ne soit pas lui, à lui, comme lui ; et aussi que l'autre ne soit pas lui-même prêt à reconnaître quelqu'un dans l'altérité. » (Sacrifice interdit, p.222).

« Car celui qui ne peut rien pour vous et demeure là, le « serviteur inutile », est indispensable en ceci : il écoute celui qui va parler, il l'attend et, ce faisant, il témoigne que personne d'autre que le sujet lui-même ne fera advenir la première personne. Je me tiens auprès de toi comme celui qui n'est pas toi, uniquement comme quelqu'un qui parle en première personne lui aussi. Et qui à présent t'écoute. » (La divine origine, p.26).

« Il me vient un rapprochement <sup>(5)</sup> (toutes proportions gardées) avec la position du psychanalyste par rapport à son patient, dont on pourrait dire bien des fois ce que dit la Genèse : il souffre de honte et de peur, se cache parce qu'il se sent nu en tant que « je », et seul à l'être ; (...). Je retrouve ici la position première de Freud, celle qui, à mon sens, a la plus grande fécondité clinique. S'il y a un malheur, un mal dont souffre le patient, ce mal doit être pensé comme venant à la fois du patient

6 - Josette Amirault, *Réflexion sur la science, les psychothérapies et les psychanalyses*. In Profession, Psychothérapeute, publié par le SNP-Psy (Syndicat National des Praticiens en PSYchothérapie), Buchet-Chastel, 1995. Les citations sont p. 287/288.

7 - Notons que, selon Balmary, c'est exactement ce que fait YHWH, tant avec Adam qu'avec Caïn.

8 - J'espère que les lecteurs (trices) ne seront pas scandalisé(s) par ce féminin, moins disgracieux que les parenthèses de cette note...

*lui-même et d'autre(s) que lui .»*

*« Certains analystes accueillent leurs patients selon cette attitude première de Freud – celle du « Mon pauvre enfant, que t'a-t-on fait ? » (...) La position de la psychanalyse pourrait se dire, dans des termes comparables à ceux de la Bible : tu souffres d'un mal que tu n'as pas voulu, tu es victime... n'es-tu pas aussi acteur inconscient de ton malheur, faisant en sorte qu'il se reproduise ? » (Abel, p.227).*

Marie Balmay n'est pas gestaltiste, mais psychanalyste, et de nombreux psychanalystes aujourd'hui se positionnent plutôt comme elle, que comme le savant qui « sait ». Lacan, dont elle évoque souvent l'enseignement, est sans doute pour beaucoup dans cette évolution. Dans un ouvrage collectif <sup>(6)</sup>, Josette Amirault, psychanalyste lacanienne, définit l'objectif de la cure comme la recherche de « la vérité du sujet » : « (...) la différence fondamentale et définitive qui s'ouvre entre la science, d'une part, et la psychothérapie et la psychanalyse qui partent d'une notion de sujet, d'autre part. (...) Au cours d'une psychanalyse dont l'objectif est la recherche de la vérité du sujet, apparaît le processus suivant : tout d'abord l'analysant situe le savoir dans l'Autre – dans ce cas le psychanalyste, qui devient ainsi le sujet supposé savoir – puis au cours de l'analyse, il le désuppose, et c'est alors l'élimination du fantasme du tout-puissant.. Ce qui n'est possible que si le psychanalyste ne se prête pas au jeu du tout savoir et du tout puissant<sup>(7)</sup>. »

Ces quelques points de contact ne sauraient faire oublier les différences, considérables, entre les représentations lacaniennes du sujet, de la névrose, de la psychogénèse et de la pathogénèse et celles de Marie Balmay. En particulier, l'auteur (8) de ce texte se démarque explicitement de « tous les courants d'orientation spirituelle. » (Op.cit. p.295).

## VOUS AVEZ DIT SPIRITUALITÉ ?

Cette analyste n'est pas la seule à se méfier des « courants d'orientation spirituelle ». Et cette méfiance est à entretenir si

l'on songe à la facilité avec laquelle les sectes recrutent des adhérents en mal de spiritualité. Reste qu'il vaut mieux éviter de jeter le bébé avec l'eau du bain.

Au début d'Abel, Marie Balmory annonce son projet :

- « Une quête de tout ce qui peut aider les humains à parler en leur propre nom, vivre leur propre vie, faire alliance avec d'autres et délivrer peu à peu leurs relations de la peur et de la perversion ; (...) »
- « Un combat aussi, contre tout ce qui ferme le ciel, symbole de l'infini du désir humain auquel ce monde fini, cette vie mortelle, peuvent ne pas suffire. Ce n'est pas la croyance ou l'incroyance au ciel que je cherche là, c'est seulement sa possibilité. De cet espace ouvert ou fermé au dessus de nous dépend, je crois, l'intensité et la liberté de notre vie psychique – ou spirituelle – comme le feu allumé dans une maison dépend du bon tirage d'une cheminée ouverte au dessus de lui. »
- « Cependant il y a ciel et ciel. Que le ciel soit habité ou vide, je n'ai rien à en dire (sinon ce petit mot que j'aime tant : peut-être...). Du moins que le ciel ne soit pas déconsidéré, ne nous soit pas barré d'avance. » (Abel, p. 31).

A plusieurs reprises elle explique que les occidentaux de ces derniers siècles avaient de bonnes raisons de « refermer le ciel » : à mesure que se développe la science, comment l'homme pourrait-il garder un dieu qui exige humiliation et soumission inconditionnelle ?

« Cercle vicieux :

- Lorsque le ciel d'une culture ne contient plus qu'un seul dieu qui accuse l'homme du mal, il y va de la dignité, de la conscience et même de la vie des humains de pouvoir fermer ce ciel.
- Cependant, si tout ciel demeure fermé, où peut aller le mal ? Il tourne en rond sur la terre. »(Abel, p.247).

Je voudrais citer aussi cette pertinente observation qui éclaire les évolutions récentes en matière de sexualité et de procréation : « Une nouvelle culture peu à peu apparaît, laïque, égalitaire, adaptant souplement les lois aux mœurs afin que personne

*ne soit en faute. Pourtant le mal ne diminue pas ni la violence. La question se pose : que faire du mal dans un monde fermé ? »*

Soit, mais que faire de tout cela ? Car, quoi qu'elle en dise, Marie Balmory y croit ! Elle croit à une transcendance. Son « peut-être » est pour elle un OUI. Alors ? Suis-je obligé de prendre ou de laisser ? (p.244 )

Prendre, c'est croire à l'âme, divine et éternelle. Croire qu'elle survit à la mort de mon corps et qu'elle rejoint d'autres âmes « au-delà ». Et pourquoi ne pas croire, comme les brahmanes, que mon âme, libérée du corps qui l'abritait, en cherche un autre pour s'incarner ?

Laisser, c'est me contenter du « sujet de l'actepouvoir » de Gérard Mendel, qui ne satisfait pas mon sentiment d'être lorsque je suis en relation...

Je voudrais tenir la part égale entre « p'têt' ben qu'oui » et « p'têt' ben qu'non ».

### ***Le double fond du lobe frontal et la révolution néolithique***

Il est une représentation de l'histoire de l'univers qui permet cet équilibre : celle qu'a popularisée Hubert Reeves avec la complexité « à l'œuvre » depuis le big bang... Certes d'aucuns se gaussent de cette nouvelle divinité, Sainte Complexité, qui équivaldrait à un dieu créateur, mais cette vision de l'histoire de l'univers n'exige pas une telle supposition : le développement de la complexité relève de faits scientifiquement établis, les processus par lesquels se réalise ce développement sont eux aussi scientifiquement décrits : création des étoiles, des éléments lourds etc... jusqu'aux protéines. Un saut inexplicable se produit lorsque certaines protéines deviennent capables de se reproduire : la vie apparaît. Puis c'est l'Évolution jusqu'à l'homme, puis la Culture...

La science n'explique pas encore la vie, ni la pensée, mais nul ne peut affirmer qu'on ne comprendra jamais comment est apparue la vie ni comment les neurones produisent la pensée. Que l'on suppose derrière tout cela un Projet (donc quelque divin) ou

le hasard, la description scientifique reste la même : si Projet il y a, il se réalise à travers des processus étudiables par la science. Lorsque Marie Balmary affirme que c'est un « *grand mystère* » que « *l'apparition d'un être qui parle en son propre nom* », elle sous-entend que puisqu'on ne peut pas l'expliquer, c'est qu'il y a un Projet. Garder la balance égale entre peut-être oui et peut-être non, c'est récuser cette supposition, aussi bien que la supposition inverse : même si on l'expliquait, il pourrait y avoir un Projet. Mais pour garder la balance égale, j'aurais besoin d'une représentation vraisemblable des processus aboutissant à cet « *être qui parle en son propre nom* ».

Le passionnant ouvrage de Joseph Reichholf, *L'émergence de l'homme* (1990), raconte justement tous les processus naturels et explicables qui ont conduit de l'australopithèque à homo sapiens sapiens. Ce dernier quitte l'Afrique il y a près de 70.000 ans ; son cousin de Néandertal est en Europe depuis déjà 150.000 ans. Sapiens sapiens peuple l'Australie il y a 40.000 ans, franchit le détroit de Behring il y a 12.000 ans... Brusquement, il y a dix mille ans, se termine l'ère glaciaire. Le livre de Reichholf s'en tient là. Dans les cinq mille ans qui suivent se déclenche ça et là la « révolution néolithique » : les hommes inventent l'agriculture et l'élevage et cela leur donne « du temps ». Jusque-là ils ont vécu dans l'urgence, sinon dans la précarité. Assez proches sans doute du modèle de « l'organisme » rêvé par Goodman : au plus près de ses besoins et de leur satisfaction.

Toutefois, ils ont déjà ces lobes frontaux hyper développés qui permettent un recul et les résonances qui fondent le sentiment d'identité. « *Nos lobes frontaux, écrit Oliver Sacks, sont la zone la plus complexe de notre cerveau : dépendent de cette zone (...) toutes ces fonctions « supérieures » d'intégration de l'ensemble de nos jugements et de nos comportements, de notre imagination et de nos émotions etc., qui nous confèrent cette unicité individuelle que nous nommons « personnalité » ou « soi »<sup>(9)</sup>* ». C'est sans doute pour cela que depuis longtemps déjà il n'abandonnait plus les cadavres des siens aux bêtes sauvages, et enterrait ses morts. Néanmoins, s'il est vrai qu'aujourd'

d'hui, comme on le dit parfois, le cerveau humain n'est employé qu'au quart de ses capacités... alors auparavant il ne l'était qu'au centième.

Une fois sédentarisé par l'agriculture, l'homme a davantage le temps de penser hors de l'action urgente, le temps de parler pour autre chose que l'urgence à faire. Dans *Abel* (p.220), M.Balmory commente la distinction de la Genèse entre le *champ*, lieu du sauvage et le *jardin* (en hébreu, *gan*) lieu où l'homme est garanti (en hébreu, *ganan* : garantir, protéger). Dans la Genèse, *le jardin* (cultivé) est le lieu où l'on peut se rencontrer pour se promener en parlant. L'homme néolithique peut avoir fait cette distinction à partir de son expérience : la parole, c'est quand on est tranquille. Sans doute alors naît la « méta-communication », l'échange sur l'échange : « est-ce bien cela que tu dis ? » L'homme prend le temps de penser qu'il pense, que les autres ne savent pas ce qu'il pense tant qu'il ne l'a pas dit, que les autres hommes semblent penser aussi et qu'il ne sait pas ce qu'ils pensent tant qu'ils ne l'ont pas dit. Bref, l'homme en général prend conscience qu'il est absolument différent de tous les autres vivants et certains hommes prennent conscience qu'ils sont absolument différents de tous les autres hommes. Et parfois ils découvrent une émotion exaltante : l'impression de communiquer avec l'autre, tout en restant différents et séparés. Lorsque cela se produit avec sa femelle, ce qu'il vit est une jouissance inconnue. Aujourd'hui nous dirions « divine ».

Dans les régions les plus fertiles, Mésopotamie, Palestine, Egypte, se développent des « cultures » et s'invente l'écriture. Un certain peuple, qui a poussé plus loin cette conscience que chacun est seul à parler dans sa tête, formule par écrit l'expérience que racontent ses mythes oralement transmis. Et c'est le texte de la Bible.

Mais ces idées contiennent potentiellement une mise en question radicale de toute exploitation de l'homme par l'homme, aussi, dès les premières lectures, des ambiguïtés apparaissent et lorsque, des siècles plus tard le texte sera traduit, les contresens s'accumuleront et ne seront pas rectifiés. Décidément, comme dit Marie Balmory, l'épreuve était et reste trop difficile :



l'épreuve de l'égalité entre les humains (mâles et femelles), et l'épreuve de l'égalité entre l'homme et la femme, égalité qui interdit le mépris et l'exploitation.

L'esquisse ci-dessus représente ce que je cherchais : une représentation de « comment », par des processus compréhensibles, l'évolution peut aboutir à « *un être parlant en première personne* ». Je retrouve donc l'égalité entre, d'une part, oui : il y a une transcendance, un esprit (« *qui plane sur les eaux* » comme dit la Genèse), qui existait avant et avait le projet de tout cela, et, d'autre part, **non** : tout cela n'est que la conséquence de l'évolution de la matière, et on ne sait toujours pas pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien.

Mais peu m'importe maintenant l'un ou l'autre car le résultat est le même : chaque exemplaire de l'humanité est potentiellement un être unique susceptible de parler en son nom propre et cela reste un grand mystère. Au reste ce n'est pas le mystère qui compte, mais l'unicité : le seul fait qu'un être vivant dise JE, qu'il soit le seul à pouvoir dire ce qu'il dit, que ce qu'il dit soit imprévisible... ce seul fait introduit dans l'univers une dimension radicalement différente de tout le reste. Pour nommer cette dimension, le mot « spiritualité » convient. Le mot Esprit (avec majuscule pour distinguer des usages habituels) désignerait le phénomène lui-même.

Tout n'est pas clair pour autant, car dans cette perspective, l'Esprit, le JE, le sujet unique parlant en son propre nom, n'est que potentiel chez l'humain. Quid du facho ordinaire ? Du violeur à répétition ? Du terroriste parano ? S'ils sont violents et destructeurs, c'est que le « sujet » ne s'est pas « levé » en eux ; ils ne parlent pas en leur nom propre, en première personne. Pourtant leurs neurones produisent de la pensée... Me voici de nouveau devant un choix : si je réserve le concept « spirituel » à ce qui relève du sujet (parlant en première personne), donc à l'égalité entre les humains et à l'égalité entre homme et femme, alors je dis qu'il n'y a pas d'Esprit dans les rapports de mépris, d'exploitation, dans tous les rapports de force. Même s'il y a de la pensée et même géniale. Ainsi, non seulement l'évolution de la matière produirait deux choses différentes, l'Esprit et la pen-

10.- Voir Gestalt N°19,  
page 111.

sée, mais encore il me faut exclure du domaine « spirituel » une bonne partie des humains. A moins que...

A moins que l'Esprit, potentiel chez tous les humains, ne doive être vu qu'en termes de « plus ou moins », plus ou moins « éveillé », éveillé à N pour cent, N pouvant prendre n'importe quelle valeur de zéro à cent. Mais c'est alors une nosographie qui est à faire, un axe à ajouter au DSM : qu'en est-il de l'éveil de l'Esprit chez cette personne ?

## CONCLUSION

Enfin ai-je avancé sur mes questions du grenier ? Oui. Je suis devant deux phénomènes distincts :

- l'un concerne l'humain en tant que mammifère primate à gros cerveau ; on l'appelle pensée ou intelligence ; c'est un phéno-

mène très puissant qui peut inventer le moulin, le bateau à voiles, la pénicilline, mais aussi l'arc, la croix, la bombe... tout ce qui utilise, pour le meilleur ou pour le pire, les forces de la nature ;

- l'autre correspond à « *ce mystère d'un être qui s'exprime en son propre nom* » ; on peut l'appeler « âme », ou « sujet », ou « JE », ou « Esprit ». Ce deuxième phénomène implique une égalité absolue entre les sujets. La réalisation dans les faits sera donc rare et difficile, mais il y a là un nord pour nos boussoles. A ce deuxième phénomène on doit non pas ce qui utilise les forces, mais ce qui les « dépasse » : la Justice, la Solidarité, les Valeurs en général, par exemple Liberté, Égalité, Fraternité...

Parce que tout être humain est potentiellement un sujet unique, chaque sujet humain est infiniment respectable. Je pèse les mots : respectable... « infiniment ». Mais je pèse aussi « potentiellement » : l'individu humain est respectable là où il est sujet ; en tant qu'individu, il ne l'est pas forcément. Le respect